

LA DYNAMIQUE MENTALE

CHRISTIAN H. GODEFROY

Copyright © 2020 Club Positif

Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Dépôt légal avril 2020

Imprimé et distribué par Bookelis

ISBN 979-10-359-3674-7

Première édition 1976 Robert Laffont

LIVRES DE DÉVELOPPEMENT PERSONNEL GRATUITS

Retrouvez des livres de développement personnel, relaxation et bien-être en téléchargement gratuit sur le site du Club Positif :

<http://livres-gratuits.com>

« Douter de tout et tout croire sont deux solutions également commodes qui l'une et l'autre dispensent de réfléchir. »

— POINCARÉ

À mon fils, Cyril

PRÉFACE

Une expérience pour le moins étonnante

Je commence vraiment à en avoir assez...

Quand on a l'habitude de donner des cours, il est déjà désagréable d'être soi-même sur le banc. Mais lorsqu'en plus l'animateur est mauvais pédagogue, qu'il ne maîtrise pas parfaitement son sujet, et que l'on est à plusieurs milliers de kilomètres de son domicile, obligé d'écouter et de suivre un « amateur », c'est insupportable.

Il enchaîne : « Mettez-vous par groupes de deux, un directeur et un étudiant. L'étudiant s'allongera, se mettra dans ses "niveaux" – il s'agit d'une sorte d'état de relaxation qui nous a été enseigné pendant le cours – et le directeur lira les instructions. À ce moment, l'étudiant "verra" mentalement la personne dont il doit signaler la maladie ou le problème. Le directeur doit prendre des notes et encourager l'étudiant, sans lui donner d'indications, évidemment. »

Deviner la maladie de quelqu'un que l'on ne connaît ni d'Ève, ni d'Adam, voilà qui semble défier le bon sens. Sceptique, mais

ravi de faire enfin quelque chose, je me dirige vers Sylvie Hervet qui assiste, elle aussi, à ce cours. « Veux-tu le faire avec moi ? »

« D'accord, qui commence ? »

« Il me semble que ton intuition féminine te prédispose naturellement à la position d'étudiante, non ? »

Elle a un léger sourire.

« Entendu, va chercher un cas. »

Les groupes de deux se forment, çà et là, dans la grande salle confortable de l'hôtel qui nous abrite, un « Hilton ». Je suis le premier « directeur » à réclamer mon « cas » : une feuille de papier dactylographiée, sur laquelle figurent des instructions et le nom, l'âge et le domicile du sujet dont nous devons diagnostiquer les problèmes. Sylvie s'allonge sur l'épaisse moquette.

« Respire profondément et détends-toi. »

Elle ferme les yeux, calme sa respiration.

« Descends dans tes niveaux et dis-moi quand tu es prête. »

Immobile, elle semble déjà loin.

« Ça y est. »

« Je vais compter jusqu'à trois. À trois, tu vas avoir devant toi M. Mario Mantella, qui a cinquante-cinq ans, de Naples. Un... deux... trois. Tu as maintenant devant toi M. Mario Mantella, cinquante-cinq ans, de Naples. Fais-lui subir un examen minutieux et complet, et dis-moi dans quel état il se trouve actuellement. »

J'attends, serein, curieux d'entendre son diagnostic. Il va certainement être de la plus haute fantaisie. Le rythme de sa respiration augmente, ses paupières bougent de plus en plus rapidement, elle halète.

« Non, non... »

Elle se plaint, gémit, haletant de plus belle.

Et lorsqu'elle commence à se tordre de douleur, mon inquiétude sourde devient de la panique.

Parapsychologie et misonéisme

Mon premier contact avec la notion du paranormal remonte à

1962. Le grand succès de librairie était le *Matin des magiciens*. Son mélange de réalité et de fiction m'avait gêné, mais l'accumulation de faits venant étayer la thèse avait de quoi ébranler. Heureusement, je faisais partie de « l'Union Rationaliste », qui ne tarda pas à éditer le *Crépuscule des magiciens*. Ce dernier livre démontait les mécanismes, les « trucs », les faiblesses, de l'ouvrage de J. Bergier et L. Pauwels, et la Logique pouvait de nouveau briller dans le ciel de la Raison, ne laissant nulle obscurité.

J'étais rassuré. Tout s'expliquait, et ce que la raison ne peut admettre n'existait pas.

C'était une position intellectuelle bien confortable qui me faisait rejeter tout ce qui est vraiment nouveau, donc de prime abord incompréhensible. Car comprendre, c'est « prendre avec », ajouter une pièce à notre édifice de connaissances. Si la pièce est trop nouvelle, il y a phénomène de rejet. C'est le « misonéisme ».

Cette peur de la nouveauté peut se manifester de façon violente. Certains chercheurs, pour échapper aux persécutions dont ils étaient l'objet, ont dû se réfugier dans la folie.

Ce sont les cas célèbres de Wells, qui inventa l'anesthésie à l'éther, de Cantor, mathématicien qui découvrit les nombres transfinis, de Semmelweis, qui trouva l'asepsie au chlorure de chaux, etc. D'autres ont résisté : Galilée, Pasteur, Einstein, pour ne citer que les plus célèbres. Une campagne de publicité lancée par I.B.M. en 1972 rappelait la réaction des milieux scientifiques à quelques découvertes :

« La locomotive de G. Stephenson est un monstre redoutable, une folie criminelle. Nous proposons son interdiction en France » (Académie royale des arts et sciences, 1829).

« Nous devons nous opposer de toutes nos forces à la poursuite criminelle des recherches sur la transfusion sanguine. Transfuser le sang d'un autre dans les veines d'un patient provoque à court terme la mort, ou du moins, la folie » (un journal de médecine et de chirurgie, 1925).

« M. Charles Lindbergh vient de réussir, il est vrai, un exploit peu banal. Mais jamais les compagnies d'aviation ne seront assez folles pour confier la vie d'un équipage, voire celle des passagers, sur des distances aussi grandes à ces machines si peu confortables et si peu sûres. » (Bulletin d'une société scientifique française, 1927).

Leur liste est longue. Elle continue aujourd'hui et ne se limitera pas là. L'étude du paranormal, la « parapsychologie », souffre de préjugés bien français :

1. Le cartésianisme mal compris.
2. Un anticléricalisme latent.

Les « miracles » sont une des preuves avancées pour justifier la religion, et les milieux scientifiques, qui ont tant souffert de l'emprise de la religion, rejettent le « bébé avec l'eau du bain » : les vrais phénomènes paranormaux avec les mystifications et les croyances.

Après tout, pour pouvoir dire que ces phénomènes existent, il faut en avoir la preuve. Non pas des études statistiques, des témoignages, souvent sujets à caution : « La lanterne de l'expérience n'éclaire que celui qui la porte. » Non. Jouons plutôt les saint Thomas : il faut toucher, mieux, « vivre » la preuve.

Elle le connaît depuis toujours

Ils sont au moins cinq ou six qui nous entourent, curieux. La respiration de Sylvie est redevenue normale. L'animateur lui a seulement pris la main, en lui soufflant : « Détendez-vous, dé – ten – dez – vous. » d'une voix grave et pénétrante. Prudemment, je reprends la suite des opérations.

« Que vois-tu ? »

« Je ne le vois plus. Ah si ! Comme il souffre... »

« Comment est-il ? »

« Un homme grand et sec. Un visage altier, qui exprime de la

noblesse, de l'autorité. Ses cheveux sont tout blancs... Il est sur un lit de fer. »

« C'est bien (on nous avait recommandé d'encourager) et quelle est sa maladie ? »

« Son dos, je vois son dos. Il ne peut pas bouger... Il a mal. Le pauvre homme ! Je crois qu'il est paralysé. C'est sa colonne vertébrale, un accident de cheval. »

Je suis perplexe. La coïncidence est étonnante. Sur la feuille que j'ai sous les yeux, il y a bien : « Paralytie de la colonne vertébrale ». Les autres détails sont sans doute le fruit de son imagination, mais celui-là, je suis pourtant certain qu'elle n'a pu ni le voir ni l'entendre. Peut-être s'agit-il de télépathie ?

« Remonte tes niveaux, rappelle-toi que lorsque tu ouvriras les yeux, ta tête et ton cou seront relaxés, que tu te sentiras comme rajeunie, rechargée, en harmonie avec la vie. »

Je sens son corps reprendre peu à peu vie, elle tressaille légèrement. Après un temps qui semble interminable, elle ouvre enfin les yeux.

« Alors, qu'est-ce qu'il avait ? » me demanda-t-elle.

« Exactement ce que tu as trouvé. »

Elle n'en croit pas ses oreilles, doute d'abord, puis devient enthousiaste. Ses yeux brillent d'excitation.

« Tu sais que je ne pouvais plus bouger du tout ! »

« J'ai bien vu, tu criais presque de douleur, tu m'as fait une de ces peurs ! »

Nous retrouvons celui qui a donné le cas.

« C'est mon oncle, un ancien officier de cavalerie. » J'ai l'impression de vivre un cauchemar. De l'Edgar Poe. Grand, moustache, tout y est, jusqu'au moindre détail. Pourtant quelque chose « cloche ».

« Tu me dis qu'il marche, qu'il porte un corset ? »

« Oui, mais en ce moment, il est en pleine crise. J'ai reçu une lettre hier. Il est au lit. »

Sylvie le coupe, ajoute des détails, volubile. On a l'impression qu'elle le connaît depuis toujours. Deux camarades de pension qui se retrouvent et parlent d'un de leurs anciens professeurs.

« À toi maintenant. »

Après la séance que je viens de vivre, j'esquive :

« Non, non, ça n'est pas la peine. »

« Allez, si, c'est ton tour, tu ne vas pas manquer l'expérience. »

Et elle se dirige vers le bureau pour choisir un nouveau cas.

« Prends-moi plutôt quelque chose de bénin ! »

Je ne suis pas vraiment rassuré. Comme dans une première expérience amoureuse : un mélange de désir et de crainte.

Je m'allonge, me prépare, puis j'entends, comme dans un brouillard :

« Martine Lebel, trente-trois ans, de Paris. Un... deux... trois, tu vois maintenant Mmetrois ans, de Paris. »

« Je ne vois rien du tout. »

« Regarde mieux. »

Les images défilent devant mes yeux, comme dans un kaléidoscope. Soudain, je vois une cible de cercles concentriques, une silhouette se découpe en ombre chinoise au centre. Deux balles l'ont touché, et de leurs trous s'échappe une lueur rouge.

« Je n'y arrive pas. »

« Que vois-tu ? » Je décris.

« Où sont situés les trous ? »

« L'un est au niveau du ventre, ici. L'autre est au-dessus de la bouche. »

« Très bien, essaye maintenant de regarder plus en détail. »

Le « très bien » me surprend agréablement, m'encourage. Les tissus, les organes m'apparaissent, un peu comme lors d'un reportage chirurgical. Ils sont animés d'une pulsation rythmique. L'irrigation sanguine. Une boule disgracieuse se détache, rougeâtre, boursouflée.

« C'est parfait, continue. Maintenant passe au visage. »

Je vois un cordon noir qui relie la lèvre supérieure au cerveau.

Considérer la situation comme normale

Je suis certain de m'être trompé, ou du moins d'avoir été très incomplet. Lorsque je resurgis, une surprise m'attend : tumeur aux intestins, qui repousse (sept opérations successives) et tache noire à la lèvre supérieure (diagnostic du corps médical : origine inconnue).

Avide d'en savoir plus, je décide d'observer les autres groupes, qui sont en plein « travail ». Un jeune homme dit : « C'est noir, c'est tout noir. » On le questionne. Il ne fait que répéter : « C'est noir, j'ai une impression de froid. Je veux revenir. » Il devait diagnostiquer un cancer généralisé.

Je vois un autre groupe. Une femme d'une quarantaine d'années parle, parle. Son « directeur » a déjà noirci au moins trois pages de notes hâtives.

Une jeune fille m'aborde : « Je ne suis pas encore passée, voulez-vous être mon directeur ? » J'acquiesce. Il y a un je-ne-sais-quoi d'agréable à regarder de jolies femmes qui se relaxent. Leurs visages sont « transfigurés ».

Certaines deviennent très belles, d'autres vieillissent. Cela me rappelle un passage de Montherlant conseillant de « regarder la mère avant d'épouser la fille ».

Tout se passe très bien. Presque de la routine. Les facultés d'adaptation humaines sont vraiment extraordinaires : je me surprends à considérer la situation comme normale.

Nous nous retrouvons tous lors d'une pause. L'atmosphère a complètement changé. De réservée, elle est devenue passionnée. On voit ceux qui se défendaient de « croire à ces sornettes » prendre l'un et l'autre à témoin de l'incroyable situation qu'ils ont vécue. Ils refont le monde à la lumière de leur nouvelle expérience. Ils expliquent, cherchent, écoutent avec intérêt « ceux qui savent ».

Le « trou noir, l'impression de froid » du jeune homme de tout à l'heure s'explique : un participant avait donné le cas de sa mère,

décédée trois mois plus tôt. Sinistre plaisanterie... Le cas que j'avais moi-même soumis – celui de mon grand-père – « colle » à la réalité, mais il y a un élément supplémentaire : il se trouvera vérifié plus tard. « Quelque chose dans les reins » en plus des lourdeurs dans les jambes et de l'emphysème que je lui connaissais.

Voilà mot pour mot ce que j'ai vécu. Depuis, j'ai vu plusieurs centaines de personnes revivre mon étonnement et ma stupeur. Je suis passé « de l'autre côté de la barrière », et je cherche à comprendre. Vous aussi, peut-être. C'est une des raisons pour lesquelles j'écris ce livre.

Développer ses facultés paranormales

Mon fils a cinq ans. C'est l'âge des « pourquoi ? », l'âge où l'on découvre la vie et le monde. En le regardant jouer et vivre, je me demande, moi aussi « pourquoi ? ». Pourquoi l'adulte perd-il cette faculté de s'émerveiller, de chercher à comprendre, d'imaginer, de progresser ?

Prenez n'importe lequel de vos amis. Demandez-lui de dessiner un portrait. Il y a de grandes chances pour qu'il vous réponde : « Je ne sais pas dessiner. »

Demandez la même chose à un enfant. Il ne se posera même pas la question. Pour lui, dessiner, c'est comme respirer. C'est une fonction naturelle.

Pour nous, c'est un don réservé à certains. Il y a ceux qui dessinent, ceux qui écrivent, ceux qui pensent. La spécialisation, la « division des tâches » aboutissent à un morcellement de l'être humain. Elles nous limitent.

Je pense quelquefois avec envie à un Léonard de Vinci, par exemple. Non pas parce qu'il vivait dans un siècle où il y avait tout à découvrir (il y a TOUJOURS tout à découvrir), mais parce qu'il pouvait embrasser l'ensemble des connaissances de son époque.

Optique, physique, astronomie, physiologie, anatomie, philosophie, géographie, mathématiques, botanique, acoustique, balistique, hydraulique, architecture, sculpture, peinture, etc., n'avaient

aucun secret pour lui. Il a trouvé les lois de la gravitation avant Copernic, la fixité de la lumière des étoiles avant Kepler, il montra les lois de la chute des corps avant Galilée, dessina le plan d'un instrument que l'on réalisa ensuite sur ses indications. Comme il ressemblait un peu à la viole, on l'appela... le violon !

« Mais parfois, cet homme véritablement universel se reposait des Sciences, quittait son laboratoire, laissait la lorgnette qui lui servait à étudier les astres, posait la lyre sur laquelle il composait des chansons et fermait son atelier où toutes les inventions de notre siècle étaient en train de prendre forme. Alors, prenant sa palette et sa toile, il faisait la Cène, Saint Jean-Baptiste ou la Joconde. À ses moments perdus... »

La totalité des connaissances ne nous est plus accessible. Nous sommes donc obligés de nous bâtir une série de « points de repère », d'« a priorismes » qui nous permettent de réagir lorsque nous sommes confrontés à des situations qui nous sont étrangères.

Ces « idées toutes faites » ne sont-elles pas d'autres entraves à notre progression ? Nous avons vu que le scepticisme montré à l'égard de la parapsychologie freinait la progression de nos connaissances dans ce domaine. Très peu de gens aiment à reconnaître qu'ils se sont trompés. Nous nous forçons bien souvent une opinion hâtive, nos idées manquent quelquefois de base solide, mais il suffit qu'on veuille nous persuader qu'elles sont fausses pour que nous devenions ardents à les défendre. Ce ne sont évidemment pas les idées elles-mêmes que nous défendons, mais notre amour-propre. Il en va de même pour les idées négatives que nous avons sur nous. J'ai moi-même longtemps souffert de cette habitude de pensée. Lorsque je « séchais » sur un devoir de latin, une seule idée hantait mon esprit : « Je ne comprends pas, je n'y arriverai jamais. » Plus rien ne « venait », et la séance se terminait quelquefois par des larmes, au grand désespoir de mes parents.

C'est en buvant un jour, juste avant un examen, une tasse de café, que j'eus la brusque révélation. Je ne prenais jamais de

drogue, et la caféine eut sur mon esprit un effet extraordinaire : la solution d'un problème de mathématiques m'apparut en quelques secondes, et il me fallut moins du tiers du temps imparti pour rendre une copie brillante qui me valut des félicitations.

À partir de ce jour, je me mis en quête de moyens naturels permettant de retrouver ce même état d'excitation mentale qui me « branchait » directement sur la solution. J'en découvris plusieurs. Qu'ils s'appellent créativité, intuition, perception extra-sensorielles (P.E.S.), ces états de conscience particuliers m'ont semblé bien proches les uns des autres. Ils sont à l'opposé de ce que nous sommes ordinairement.

« Dans la civilisation moderne, l'individu se caractérise surtout par une activité assez grande et tournée vers le côté pratique de la vie, par beaucoup d'ignorance, par une certaine ruse, et par un état de faiblesse mentale qui lui fait subir l'influence du milieu où il lui arrive de se trouver », écrivait Alexis Carrel dans *l'Homme*, cet inconnu.

Nous commençons à prendre conscience de notre « état de faiblesse mentale » qui nous rend le jouet de suggestions économiques, politiques, culturelles.

La plupart d'entre nous sommes chargés de besognes fastidieuses qui font rarement appel à nos facultés d'intelligence et d'imagination. On voit les jeunes cadres fraîchement sortis de l'école, bouillonnant d'idées, se ternir peu à peu et s'aigrir à l'ombre des grandes sociétés. Nos facultés psychiques naturelles s'étiolent dans la routine au fil des ans.

Essayer de comprendre comment libérer ces facultés, ou du moins celles qui semblent intéressantes, utiles et positives, voilà le sujet de ce livre. Je l'ai vainement cherché en librairie. Des bribes se trouvaient dans certains ouvrages, çà et là. Aucun n'utilisait un langage convaincant. Quelques-uns, au langage trop universitaire, se perdaient en conjectures stériles. La plupart mélangeaient une idéologie simpliste, des croyances inutiles à l'explication des

phénomènes ; aucun ne me semblait en « équilibre » : soit leurs auteurs doutaient de tout, soit ils croyaient tout.

L'idée m'est alors venue d'écrire le livre que j'aurais aimé lire.

Un livre qui ne rebute pas trop nos structures intellectuelles occidentales, un livre qui fasse le pont entre des domaines si proches et pourtant étrangers. La description des méthodes de développement personnel psychologiques et parapsychologiques que je pratique depuis plusieurs années est donc une tentative dans ce sens.

En enseignant l'une de ces méthodes, la dynamique mentale, j'ai pu voir combien l'intégration de l'intuition et d'autres facultés paranormales dans notre personnalité pouvait être équilibrante.

Lutter continuellement contre cette partie de nous-mêmes, la refouler, crée des tensions inconscientes. L'attitude autocritique dépréciative qui nous a été enseignée par l'éducation rationaliste peut être contrebalancée par la révélation de ces pouvoirs. Ils donnent à notre existence une autre dimension.

Le développement de nos facultés paranormales peut contribuer largement à abolir les conditionnements traditionnels de temps, d'espace, de langage et de pensée, à libérer notre esprit des contraintes, des doutes et de l'angoisse. C'est un pas de plus vers la liberté.

L'embarcation est prête. Venez découvrir ou mieux connaître « l'autre rive sur l'océan de l'être, au cœur de nous-mêmes ».

PARTIE I

SOPHROLOGIE

« C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain. »

— MONTAIGNE

L'HYPNOSE

U ne cérémonie vaudou

Cela pourrait être un cabaret. Tout autour de la piste, une trentaine de personnes, des « messieurs » cravatés, des femmes en robe longue savourent un repas exotique. Quelques couples de jeunes gens « sirotent » des jus de fruits. Rien d'extraordinaire, sauf peut-être l'atmosphère. Ces gens ne sont pas à l'aise. On dirait qu'ils attendent quelque chose. L'attitude des serveuses est inhabituelle. Elles sont trop décontractées. Pas le moindre soupçon de servilité dans leurs gestes. Des « elfettes » noires qui respirent la liberté. Le décor est confortable, mais dépouillé. Une impression bizarre.

Cet établissement est le seul temple vaudou d'Europe. En plein cœur de Paris, les Haïtiens ont réussi à établir un lieu de leur culte sous forme de club fermé.

Introduit par un ami initié, j'ai pu pénétrer dans ce sanctuaire. Mon origine catholique me faisait attendre quelque église, et me voici dans une ancienne boîte de nuit. Je suis un peu déçu.

La cérémonie commence. Il est dix heures du soir, et trois tambours viennent d'être posés au fond de la piste. Les deux

batteurs s'installent, commencent à frapper les peaux tendues sur des troncs d'arbre creusés.

Le rythme jaillit, lancinant. Ils vont ainsi nous faire vibrer pendant six heures, sans interruption.

Les serveuses, jolies Haïtiennes aux robes de « jean », ébauchent quelques pas de danse et chantent.

Une très belle Noire, habillée de pourpre, chante elle aussi, mais va de table en table, s'adressant aux convives dans une langue inconnue. Elle rit. J'ai l'impression qu'elle nous défie.

Au bout de quelques minutes, tout le monde doit se lever. Quelques-uns se récrient, se font « tirer l'oreille » : ils sentent que de spectateurs ils vont devoir devenir acteurs. Nous frappons nos mains en cadence, puis c'est la danse générale. Chacun fait comme il peut. Il y a la « minette » qui ferme les yeux, pâmée ; le gros monsieur un peu ridicule qui balance les bras.

Les initiées (nos serveuses de tout à l'heure) mettent de l'ambiance et enseignent à tout ce petit monde un peu « bloqué » comment se laisser aller au tempo.

Nous formons maintenant un cercle, la main dans la main, et je sens un « courant » passer. Nous devons ensuite nous allonger ; puis vient une bataille étonnante : la « bataille des fesses ». Les protagonistes (nous tous) se ruent les uns sur les autres, à reculons, les fesses en avant... jusqu'au choc. Les initiées se distinguent par des « coups de fesse » musclés. Chacun transpire. Nous avons quitté chaussures, cravates et vestes depuis longtemps.

Brusquement, tout s'arrête.

La belle fille racée vêtue de pourpre – qui est, je viens de l'apprendre, la Grande Prêtresse – commence à nous parler du Vaudou.

Vers la fin du XVIIe siècle, les premiers bateaux d'esclaves arrivent à Haïti. Ils viennent du Dahomey, du Nigeria, de l'Angola et du Togo. Leur langue est le « fon », et en fon, « vodù » signifie dieu, esprit ou image. Ils importent leur religion, mais sont obligés

de se faire baptiser et de suivre une instruction religieuse catholique. Le Vaudou est donc un ensemble curieux dans lequel on trouve des crucifix et des cierges mélangés aux tam-tams et aux possessions. C'est une religion animiste qui vénère des esprits, les « loa ». Chaque loa a son symbole magique, le « vèvé », qui attire l'esprit. La cérémonie vaudou consiste en « prises de possession » des initiées par des esprits, qui se comportent chacun de manière différente, sont reconnus et vénérés suivant un rituel qui leur est propre.

La Grande Prêtresse nous parle ensuite du temple vaudou. Ce dernier appartient à tout le monde. On peut y venir lorsqu'on le désire, y amener un enfant à garder, ou venir se faire soigner. La Grande Prêtresse est aussi une sorcière qui peut exorciser les mauvais esprits ou administrer un « simple », une herbe aux vertus médicinales. Certains patients abandonnés par la médecine traditionnelle lui sont confiés, et elle les guérit.

« Avez-vous des questions ? »

Son discours, dans un français impeccable et assuré, a coupé le souffle aux plus bavards. Pendant qu'elle parlait, un officiant a tracé sur le sol un dessin extrêmement compliqué, le « vèvé ». Avec un art consommé, il dépose de la farine de maïs pincée par pincée, sur le parquet.

Je lui demande si la connaissance des vèvés est censée déclencher des facultés paranormales ?

« Non, c'est un simple livre qui permet d'appeler un esprit. Ces pouvoirs sont réservés aux sages, et demandent de longues années de méditation et d'initiation. »

Une heure du matin... La cérémonie bat son plein. Les initiées, ou « hounsi », ont mis de jolies robes blanches et dansent au son du tam-tam. Soudain, l'une d'elles secoue la tête, fermant les yeux, comme si elle avait peur. Puis elle est prise de convulsions. On a l'impression qu'une force invisible la « chevauche ». Sa respiration est haletante. Elle fait des gestes désordonnés, et, lorsque, comme

un boulet de canon, elle est littéralement « projetée » d'un bout à l'autre de la pièce et me bouscule, je sens ses membres durs comme l'acier.

Ses poings sont serrés à mordre la chair. C'est une sorte de demi-catalepsie. Elle vacille de plus en plus. La Grande Prêtresse lui attache les cheveux avec un foulard vert et prononce quelques paroles rituelles. Tombée dans un état de prostration, la hounsi est emmenée dans l'arrière-scène, le « lieu des mystères », où elle va peu à peu reprendre ses esprits.

Tour à tour, trois autres hounsi vont être chevauchées par des esprits. La prêtresse leur remet les insignes de leur rang, un drapeau, un bâton, un foulard suivant le cas. La scène est d'une intense violence. Une hounsi, en pleine crise, en frappe une autre.

« Elle l'a punie », me glisse ma voisine.

La dentelle blanche est déchirée. Dans l'atmosphère règne une odeur âcre de sueur et de chandelle. Les scènes les plus prenantes surviennent avec la prise de possession de la Grande Prêtresse. En raison de son rang, ce sont de grands esprits qui s'emparent d'elle. Les yeux exorbités, hagarde, elle va se saisir de sabres et exécuter une danse où plus d'un témoin craindra pour sa vie. Les lames passent à quelques centimètres de nos visages. Brrr ! Peu à peu, je m'aperçois que le désordre apparent de ses mouvements est en fait toujours contrôlé et précis, comme guidé par une main invisible.

Le moment le plus étonnant sera lorsqu'elle se saisira d'un tambour qui trône comme un totem, au milieu de la piste. On me dit qu'il pèse plus de cent vingt kilos, et lorsque j'essaierai, plus tard, de le soulever, cela me sera impossible.

Je revis là des scènes que j'avais déjà vécues en « scream ». Le scream est une psychothérapie de groupe par le cri. Certaines personnes, lorsqu'elles donnent libre cours à leurs pulsions instinctives, la haine, la colère, la peur, confinent à l'animalité. On sent la bête sous le vernis civilisé (comme dans le film *L'Île du docteur Moreau* : On se souvient de ce chirurgien qui transforme